

Le poids de l'âme

Avec l'exposition « 21 grammes », la maison-galerie de Laurence Pustetto, à Libourne, invite à découvrir le travail remarquable de Fabienne Labansat sur les hommes et les animaux. Entre tendresse et désenchantement...

Courrier de Gironde : Vous êtes artiste peintre depuis une trentaine d'années. Et pourtant, vous avez suivi une formation en école d'architecture. Pouvez-vous nous expliquer votre parcours ?

Fabienne Labansat : Oui, j'ai en effet suivi, dans les années 80, un cursus d'architecture à Aix-en-Provence, d'où je suis sortie diplômée au bout de trois ans. À cette époque, la théorie était moins importante qu'aujourd'hui. Ce qui comptait avant tout, c'était la pratique. Je me souviens que je remplissais tout un tas de carnets de croquis. Et puis je me suis aperçue que c'était trop technique, que je n'avais pas la vocation pour cela. J'ai alors intégré l'École nationale supérieure des Arts décoratifs à Paris où j'ai pu découvrir une multitude de médiums artistiques, comme l'impression textile, la photo, le design, la sculpture, etc. Il y avait à peu près tout, sauf la peinture ! Au début, je dessinais et peignais pour mon seul

plaisir personnel, sans nourrir d'ambitions particulières. Un jour, une amie, qui s'intéressait à ce que je faisais, m'a déniché un atelier. Peu à peu, j'ai commencé à vendre mes toiles et je me suis installée en professionnelle au milieu des années 90. Laurence Pustetto, la galeriste chez qui j'expose, dit souvent qu'être peintre, c'est comme entrer en sacerdoce, que c'est un engagement total de tout son être. Je suis tout à fait d'accord avec ça !

C.G. : Avez-vous trouvé rapidement votre style, ou celui-ci a-t-il évolué au fil des ans ?

F.L. : Au début, mon style était très différent de ce que je fais aujourd'hui. C'était plus... naïf, moins figuratif. Je suis également passée de l'huile, trop contraignante, à l'acrylique. J'ai mis un peu de temps à apprivoiser cette matière, que je trouvais trop sèche. Mais aujourd'hui, les peintres ont accès à des acryliques plus onctueux et cela me convient parfaitement.

C.G. : En revanche, dès vos premières expositions, c'est l'humain qui a été au



Portrait de singe.

cœur de votre travail, que ce soit au travers de portraits de jeunes adultes ou de toiles représentant des mains...

F.L. : Oui, c'est l'humain qui m'a toujours passionnée et que je continue à explorer en représentant ce qui, selon moi, constitue la singularité

de notre époque. À Bayonne, j'ai notamment exposé de grands portraits de jeunes gens, le regard rivé sur leur portable. C'était au moment du Printemps arabe et j'avais été saisie par ce qu'ils avaient réussi à provoquer au moyen des réseaux sociaux pour se

faire entendre. C'était la première génération qui écrivait son histoire sur le Net. Cela m'a enthousiasmée.

C.G. : À Libourne, le public peut découvrir 21 œuvres que vous avez réalisées sur un sujet rare et audacieux : les 21 grammes que pèserait l'âme, selon la théorie énoncée par Duncan McDougall en 1907...

F.L. : J'avais découvert cette théorie grâce au film éponyme d'Inárritu, sorti en 2003. L'idée que l'âme aurait un poids me paraît formidablement poétique. Bien entendu, il n'y a rien là de très scientifique, puisque McDougall ne l'a élaborée que sur la base d'un échantillon de six individus. Mais j'ai eu envie d'y croire. D'ailleurs, je trouve assez étonnant qu'aucun scientifique, aujourd'hui et avec les moyens dont on dispose, n'ait repris le flambeau de cette théorie pour tenter d'y voir plus clair.

C.G. : Pourquoi trouve-t-on des portraits de singes et de chiens à côté de ceux représentant des êtres humains ?

F.L. : Il s'agit des espèces animales qui sont les plus proches de nous. Dans les toiles que je présente, seuls les animaux regardent bien en face, tandis que les hommes ont les yeux baissés sur leurs écrans. J'ai l'impression qu'aujourd'hui, les hommes et les animaux ne font plus partie du même monde. Pour ma part, j'ai besoin de me reconnecter à la nature, dont nous nous sommes malheureusement détournés. Lorsque j'étais étudiante à Paris, il m'arrivait de sécher les cours pour me rendre au Jardin d'Acclimatation. Il y avait là deux orangs-outans ; je me souviens avoir vécu une formidable expérience d'échanges de regards avec ces singes. C'était une sorte de communication non verbale d'une force extraordinaire. Voilà pourquoi mes toiles se focalisent sur l'intensité du regard...

Fredéric LACOSTE

Maison galerie Laurence Pustetto, 83, rue Thiers à Libourne ; du lundi au dimanche de 14h30 à 18h30 ; du lundi au mercredi sur rendez-vous ; tél. : 05.63.31.2537.